Postface

Pascal SINGY
Université de Lausanne

Dans leur éclairante et synthétique introduction, Stéphanie Pahud et Camille Roelens nous instruisent sur le contenu des divers articles formant ce volume qu'ils ont coédité en nous avertissant de la très grande complexité qu'engendre, sur les plans théorique et méthodologique, une observation d'une réalité sociale, plus ou moins bien circonscrite, sous l'angle de la question d'un accompagnement vers l'autonomie compris en termes de politiques publiques. Une fois ledit volume refermé, on mesure tout le bien-fondé d'une pareille mise en garde.

Il n'est pas le lieu ici d'exposer l'ensemble des commentaires, des considérations et des questionnements que suscite chacune des belles et nourrissantes contributions que ponctue la présente postface. On se limitera à formuler dans les limites de cette dernière essentiellement une réflexion à portée générale et susceptible, espérons-le, de conduire à discussion.

Cette considération touche à une problématique tout à la fois logico-sémantique et épistémologique. Un peu partout, que ce soit dans certains discours ordinaires, dans des articles de presse généraliste et même au sein de contributions écrites par les esprits les plus savants, il est d'usage de référer à l'« autonomie », à la « vulnérabilité », à la « fragilité », ou encore à la « précarité », quand ces dernières renvoient à tel ou tel phénomène social – comme c'est précisément le cas dans cet ouvrage, en les appréhendant indifféremment en termes de concepts ou de notions.

Pourtant, d'un point de vue épistémologique, concept et notion sont deux signes linguistiques distincts en termes idéels et, de ce fait, échappent à cette équivalence sémantique que constitue la stricte synonymie[1]. Pour nombre de logiciens en effet, un concept se laisse concevoir comme une représentation mentale précise et formelle,

[1] A titre d'exemple, on peut avancer que septante et soixante-dix offrent une stricte synonymie. A noter cependant que cette dernière n'est valable que s'agissant du sens dénotatif de ces deux termes. Ainsi en est-il de l'âge d'une personne. Sur le plan de leurs sens connotatifs et indiciaires, ils présentent, l'ensemble des

qui a pour visée la description complète d'une catégorie d'objets ou de phénomènes. Autrement dit, un concept doit être entendu, logico-sémantiquement parlant, tel un signe linguistique offrant un faisceau de traits de sens au nombre arrêté qui épuise sa définition[2] et pouvant être utilisé de façon cohérente et unifiée dans tous les contextes. C'est ainsi que l'on réfère de manière totalement consensuelle, en physique classique, à la force d'attraction entre objets concrets en usant du concept de « gravitation ». Pour leur part, les éléments « précipitation » en chimie, « parthénogenèse » en biologie et « intégrale » en mathématique présentent un statut de concept en ce qu'ils ne souffrent d'aucune dissension pour ce qui regarde leur sens. A proprement parler, seules les sciences dites normales (physique, mathématique, etc.), à savoir celles qui opèrent à l'intérieur d'un paradigme établi et partagé par une communauté scientifique donnée[3], font appel à ces instruments que sont les concepts quand il s'agit de rendre compte de leurs objets.

En contraste, et toujours d'un point de vue épistémologique, une notion peut être comprise comme une représentation mentale que l'on convoque pour décrire un phénomène ou une catégorie d'objets, mais dont la définition, plus ou moins lâche, est soumise à variation en fonction de son contexte d'utilisation et de la diversité des profils de celles et de ceux qui y font appel. On l'aura remarqué, les sciences humaines et sociales qui sont à l'œuvre dans ce volume recourent à l'évidence à des notions dont les contours définitoires peuvent varier d'une contribution à l'autre, quand bien même elles offrent un évident *air de famille*, pour le dire dans les termes de Wittgenstein. Ainsi de la notion d'« autonomie ». Comment est-elle concrètement conçue par les différentes équipes de recherche impliquées ici ? Est-ce une réalité observable ou un idéal à atteindre ? En quoi se différencie-t-elle de l'indépendance ? Se laisse-t-elle mesurer ? Si oui, comment ? En termes de degré ? Traduit-elle d'abord et avant tout la capacité à prendre des décisions et à agir sans aide extérieure ou, alors, en s'appuyant, stratégiquement, sur celle-ci ? Par ailleurs, n'est-on pas fondé à se demander ce qu'il faut entendre, dans le domaine des sciences humaines et sociales, par « vulnérabilité » ? Est-ce un état de fait ? Un processus ? Un handicap temporaire ou permanent ? Dénote-t-elle des réalités clairement distinctes de celles attachées à la notion de « fragilité » ?

Il serait faux de voir dans la volonté d'insister sur le distinguo entre concept et notion le résultat d'une propension à la ratiocination de la part de l'auteur de ces lignes ou d'une appétence irraisonnée de celui-ci pour le nominalisme. Cette volonté s'explique uniquement dans le souci de rendre attentif qui le souhaite – et si besoin est – à la délicate problématique de l'observation et de la construction d'objets scientifiques définis en termes notionnels. C'est entre autres dans ce sens qu'il faut comprendre cette injonction formulée par les sociologues Bourdieu, Chamboredon et Passeron[4] à l'endroit des spécialistes des sciences humaines et sociales sur le travail de réflexion que ces derniers doivent opérer, s'ils veulent faire montre de scientificité, au sujet de

francophones le savent bien, de claires nuances sémantiques. Sur ce point, *cf.* Georges Mounin, *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, PUF, 2003, 4e édition.

[2] *Cf.* Jean-Blaise Grize, *Logique naturelle et communication*, Paris, PUF, 1996.

[3] *Cf.* Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris, 2008.

[4] Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron, *Le métier de sociologue*, EHESS Paris, 2021 (1ère éd. 1968).

Published in : ROELENS, Camille ; PAHUD, Stephanie (dir.), *Perspectives plurielles sur l'autonomie et ses paradoxes*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004611, doi : 10.17184/eac.9782813004611

leur méthodes et théories « pour déterminer ce qu'elles font aux objets et les objets qu'elles font » (1968, p. 24).

A vouloir établir l'existence d'un rapport donné à l'« autonomie » chez un individu ou au sein d'une collectivité, toute équipe de recherche se trouve confrontée au problème de son observabilité. En effet, étant donné qu'il n'est pas en lui-même directement repérable, ce rapport ne peut être qu'inféré à partir de données qui, elles, sont manifestes. Se pose alors pour pareille équipe la question du choix des données susceptibles de permettre une telle inférence. Concrètement et pour faire court, il s'agit d'opérer une traduction de la notion que l'on veut évaluer ou décrire en éléments opératoires de recherche. Plusieurs options sont possibles pour ce faire. On pense par exemple à celle qu'il est convenu d'appeler la construction des variables et qui vise à établir, à partir de notions plus ou moins précises, des instruments concrets, des observables[5]. Ces derniers, dénommés des indicateurs, sont appelées à pouvoir rendre compte concrètement des divers aspects constitutifs de la notion à étudier.

A cette option, souvent décriée et jugée, par beaucoup, d'inspiration positiviste[6] – elle n'est guère prisée dans ce volume – au sens de Durkheim pour qui les faits sociaux sont à traiter comme des choses[7], il est possible d'en opposer bien d'autres telles celles fondées sur les principes de la phénoménologie ou de la théorie enracinée (*grounded theory*) pour lesquelles les définitions des notions étudiées sont *in globo* le résultat d'une co-construction impliquant au premier chef les sujets soumis à investigation[8]. L'important dans le cas qui nous occupe, c'est qu'une section dans tout article centré sur la thématique de l'« autonomie » soit réservée à la manière dont les traits définitoires de cette notion, tout comme ceux des notions qui lui sont associées ont été explicités, ce qui n'est malheureusement, force est de le constater, pas toujours le cas.

La richesse des diverses études rassemblées dans ce volume appelle bien d'autres réflexions que celle développée à l'instant. Faute de place, on ne peut hélas qu'en mentionner brièvement ici une seule d'entre elles. Cette dernière concerne le solide consensus observé en matière de cadres explicatifs ou interprétatifs quand il est question de traiter scientifiquement, sous un angle ou sous un autre, le thème de l'« autonomie ». Ce qui frappe en effet à l'examen de la littérature y attenant, c'est qu'en règle générale, seuls des déterminismes sociaux sont convoqués au moment de rendre compte de la nature des données obtenues. N'y a-t-il donc aucune place, si petite soit-elle, dans le domaine pour certaines thèses à visée universaliste ? N'est-il pas concevable d'aborder la question de l'« autonomie » en se référant au *genre humain* ? A ces questions, des spécialistes des sciences humaines sont tentés de répondre par l'affirmative. C'est précisément ce que fait Bernard Lahire dans un ouvrage récent et

[5] *Cf.* Raymond BOUDON, *Les méthodes en sociologie*, PUF, « Que sais-je ? », No. 1334, Paris, 12e édition, 2002.

[6] Pour dire le vrai, c'est cette approche que le signataire de la présente préface a emprunté, il y a fort longtemps maintenant, dans le but de mettre au jour les manifestations concrètes de l'insécurité linguistique – explicitement tenue pour une notion – en francophonie de périphérie. *Cf.* Pascal Singy, *L'image du français en Suisse romande*, L'Harmattan, Paris, 1996.

[7] *Cf.* Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, PUF, coll. « Quadrige Grands textes », 2007. (1ère édition 1894).

[8] *Cf.* Antoine Bioy, Marie-Carmen Castillo, Marie Koenig (eds), *Les méthodes qualitatives en psychologie clinique et psychopathologie,* Dunod, Paris, 2021.

Published in : ROELENS, Camille ; PAHUD, Stephanie (dir.), *Perspectives plurielles sur l'autonomie et ses paradoxes*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004611, doi : 10.17184/eac.9782813004611

important, dont le titre[9] fait plus qu'évoquer celui d'un livre, fort célèbre, écrit il y a plus de 70 ans par Claude Lévi-Strauss : *Les structures élémentaires de la parenté*. Lahire nous rappelle ainsi que, sous toutes les latitudes, les bébés humains offrent une même caractéristique commune, à savoir une très prégnante altricialité. Emprunté à la biologie, ce dernier terme décrit un stade de développement chez certaines espèces animales, où les nouveau-nés sont incapables de se déplacer sans aide extérieure, dépendent largement des soins et de l'alimentation fournies par leurs parents et présentent une forme d'incomplétude à leur naissance sur de nombreux plans : physiologique, cognitif, émotionnel, pour ne parler que de cela.

Lahire ne se contente évidemment pas d'en appeler à ce qui n'apparait pas autre chose qu'un invariant pour rendre compte, au sein de notre espèce, de la question de l'« autonomie ». Comme d'autres spécialistes, il insiste sur la grande diversité sociale et culturelle observable chez les êtres humains quant à leur passage lent et progressif d'un état de sujétion complète à autrui vers une pleine et entière « indépendance ». Cette grande diversité, qui engendre de claires inégalités, est attestée à de nombreux niveaux. Ce peut être, par exemple, au niveau d'un soutien parental s'avérant plus ou moins efficient, ou au niveau de modèles sociaux (parents, enseignants, fratrie) plus ou moins inspirants en termes de gestion du comportement personnel envers les autres, ou encore à celui d'un apprentissage de nature institutionnelle plus ou moins performant, comme celui dispensé à l'école.

Enfin, comment conclure autrement ce propos touchant à la question de l' « autonomie », comprise en termes universalistes et particularistes tout ensemble, sans relever la communauté de destin que partagent, *mutatis mutandis*, et la génération la plus jeune de tout groupe humain et la génération la plus âgée. Si l'on croit ce qu'elle nous dit en la matière[10], cette dernière génération, en raison d'un déclin ontogénétiquement inéluctable, est amenée en effet à connaître une dépendance à l'entourage dont l'importance peut aller avec le temps jusqu'à la priver de toute « autonomie », ce que ne manque pas de relever, comme d'autres spécialistes, Bernard Lahire lui-même. Il est à cet égard bien regrettable que l'âgisme ambiant ne conduise pas, ou si peu que pas, à la mise en route de toute une série d'études éclairant davantage cette communauté de destin.

[9] Bernard Lahire, dans son ouvrage *Les structures fondamentales des sociétés humaines*, Paris, La Découverte (coll. Sciences sociales du vivant), 2023 rend d'ailleurs explicitement hommage à Claude Lévi-Strauss dans son introduction.

[10] *Cf.* Pasca Singy, Gilles Merminod, Orest Weber, Imane Semlali, Anamaria Terrier, Eve Rubli Truchard, Isabelle Decosterd, *Les douleurs chroniques à l'âge avancé : en parler ou non ? Bulletin de Linguistique et des Sciences du langage*, 34, Lausanne, 2023.

Published in : ROELENS, Camille ; PAHUD, Stephanie (dir.), *Perspectives plurielles sur l'autonomie et ses paradoxes*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004611, doi : 10.17184/eac.9782813004611